



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

LES chapeaux à larges tresses que l'on appelle *cabas* sont toujours très-nombreux. On en voit beaucoup chinés de deux couleurs, noir sur paille, vert ou lilas sur paille, etc. Cependant on peut remarquer que ceux simplement couleur paille unie sont préférés. On les choisit très-gros, mais on les orne de doublure en gros de Naples très-beau, et de bouquets de fleurs d'une finesse extrême. Le bon goût des rubans doit aussi les distinguer. Les roses, les œillets, les pavots, les hyacinthes, sont adoptés pour garnir ces chapeaux. Ceux doublés en gros de Naples vert-pré très-pâle, et ornés de rubans vert-pré brochés en blanc et de quelques branches de jasmin, sont très-jolis.

— Sur les chapeaux en mousseline ou organdi doublés, on met des bouquets très-légers; ce sont des pâquerettes, du chèvrefeuille, des bleuets et autres fleurs des champs. Les roses qu'on appelle *roses de bergers* sont charmantes sur un cha-

peau d'organdi, à cause de leur simplicité et de la douceur de leur teinte.

— Quelques capotes sont faites à coulisse, en organdi aussi fin que la gaze, et doublées de même; entre les deux organdis on place un crêpe rose qui soutient la forme et donne un charmant reflet rosé qui sied parfaitement; les rubans qui les garnissent sont en gaze rose glacée en blanc. Nous donnerons dans un de nos prochains Numéros un de ces chapeaux en point d'Angleterre exécuté par Herbaut.

— Aux bords des chapeaux en étoffes de soie, on met des demi-voiles en dentelle noire ayant des dessins très-légers.

— Les ruches autour des passes ne se voient guère qu'à des capotes négligées.

— Les chapeaux en paille, à jour, sont aujourd'hui répudiés par la haute élégance; on en voit *trop* pour oser en porter encore.

— Quelques modistes, afin de donner aux pailles d'Italie la forme étroite et un peu pointue qui est à la mode, coupent le fond des chapeaux par petites bandes qu'elles rapprochent au moyen de quelques

ornemens en paille cousue qui rejoignent les bandes. C'est ainsi que l'on massacre les pailles du plus grand prix.

— Les mantelets en taffetas noir se doublent en taffetas rose ou bleu que l'on aperçoit lorsque les bouts du mantelet voltigent. Le grand collet rabattu et le mantelet sont garnis tout autour d'une dentelle noire, froncée par—derrière et sur les épaules, mais unie sur la hauteur du mantelet, afin d'éviter que les plis ne fassent *paquet* en retombant sur leur propre poids. Il faut de neuf à douze aunes de dentelle pour garnir un mantelet.

— On fait aussi des pélerines en taffetas noir, doublées en taffetas de couleur, et garnies de dentelle noire; elles ont un grand collet carré également garni de dentelle, et autour du cou une petite ruche noire nouée par une ruban de couleur ou une petite pointe de gaze qui entoure le cou.

— Les mantelets et pélerines noirs en taffetas, se portent avec toute espèce de costumes: robes de mousseline, de jaconas, de foulard, etc., en négligé ou en toilette. C'est une mode qui va avec tout, et est admissible à tout âge et à toute heure.

— Le luxe des cannes des jeunes hommes augmente tous les jours en grosseur et en valeur. L'ébène ne se porte plus; la corne de rhinocéros est ce qu'il y a de mieux, mais ce qui est le plus général ce sont des joncs d'un seul morceau, d'une longueur de quatre pieds, avec pomme d'or, chaînette et cercle du même métal; bout or, acier ou argent. Un jet noir, ainsi garni en or, est de très-bon goût.

— Il existe peu de châteaux ou maisons de campagne, où il y a des enfans, qui ne possèdent une de ces charmantes voitures ou calèches, de ces jolis landaus en miniature destinés à recevoir ce petit peuple qui se fait voiturier ainsi dans les allées du parc. Que de fois une mère attentive accompagne elle-même les gra-

cieux enfans qui, après s'être livrés à leurs joyeux ébats, préfèrent le doux balancement de leurs petits et élégans équipages au bras de leurs bonnes. — La perfection de ces voitures en a fait aujourd'hui un joujou de luxe. Les parens y apportent aussi leur vanité, et on peut les payer depuis le prix de 150 francs jusqu'à 2,000.

— Autrefois la seule manière de parfumer un appartement était de brûler des pastilles et des essences dans des cassolettes. Les marchands turcs, qui se trouvent sur nos boulevards, nous fournissaient pour cet usage les pâtes du Levant; mais pour obtenir leurs parfums, il fallait toujours alimenter un feu dont la fumée était souvent incommode. — Aujourd'hui un appareil nouveau qu'on nomme *crisalite* donne les moyens de parfumer un appartement à toutes les odeurs. Cet appareil fort simple (qui se trouve chez Schmitt, Palais-Royal, n° 43) se place dans tous les flacons. Il consiste en une longue mèche en coton qui baigne dans l'odeur ou dans l'essence renfermée dans le flacon; un petit tube en verre surmonté d'une petite boule en fer, est placé au milieu de la mèche de coton, au—dehors du flacon. On allume la mèche; bientôt la boule de fer devient rouge, et aussitôt l'odeur se répand dans l'appartement. L'essence étant introduite dans le tube de verre, est volatilisée par la boule de fer rougie.

— Plusieurs demandes nous étant faites des départemens pour connaître les cordonniers les plus en vogue de Paris, pour la confection des bottines et des souliers, nous indiquerons: Gelot, boulevard des Italiens; Michiels, même boulevard, au coin de la rue du Helder; Melenotte, rue de la Paix. — C'est là aussi où l'on peut se commander des socques délicats et élégans qui soient les plus avantageux à la chaussure.

— Sur les demandes qui nous ont été également faites pour connaître les coiffeurs supérieurs pour la confection des perruques à longs cheveux implantés, nous



rappellerons que M. Normandin (passage des Pavillons, près le Palais-Royal) a obtenu pour cet article le succès le plus brillant aux expositions de l'industrie, et qu'il y avait offert un travail qui imitait parfaitement la nature. Quant aux procédés pour donner aux cheveux une nuance, M. Croizat (rue de l'Odéon) les possède dans toutes leurs perfections.

— Pour les rouges les plus délicats et les plus habilement composés, M. Houbigan (rue du faubourg Saint-Honoré) a obtenu la supériorité dans les parfumeries.

L'HÉROÏNE.

Sous une cuirasse guerrière
Son cœur de femme a palpité,
Et la phalange meurtrièrè
S'ébranle au cri de liberté!

(JULES RENARD.)

Elle n'avait plus de famille... Sa patrie à laquelle un de ses ancêtres (Kosciusko) avait rendu de si grands services... sa patrie l'avait adoptée... et sous les traits d'une jeune fille timide, elle avait une âme grande, courageuse... elle ne pouvait supporter l'esclavage de son pays...

La trompette éclatante a retenti... mais c'est le signal de l'indépendance. Tel après une longue et douloureuse agonie, un mourant revient à la vie qu'il avait presque quittée, telle la jeune fille a frémi de joie. Elle se précipite de sa couche solitaire, arrache, du poteau où elles étaient suspendues, les armes de son père, qui étaient son seul bien au monde... elle s'en revêt avec une ardeur peu commune : un casque pesant couvre son front virginal, sa taille noble et svelte est pressée d'un large baudrier auquel est suspendue une épée tranchante... un fusil armé d'une baïonnette menaçante est dans ses mains... Elle contemple, avec une joie mêlée d'une sainte fierté, cet appareil terrible ; re-

venue à elle... « O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, à genoux, donne-moi la force de concourir à la délivrance de mon pays, c'est toi seul qui peux nous donner la victoire ; ô mon Dieu ! fais que nous soyons victorieux !... »

Elle dit, et a bientôt franchi l'espace qui la sépare du camp... Elle arrive... une foule de citoyens sont rassemblés... les uns ont la faux tranchante... celui-ci a une baïonnette au bout d'un long bâton... celui-là n'a qu'une épée... enfin, tous se sont armés à la hâte... hommes, enfans, vieillards... tout est là... pour combattre, et défendre sa liberté... Semblable à la déesse des combats... ses longs cheveux noirs qui s'échappent de dessous son casque et retombent en boucles sur ses épaules, son air belliqueux, sa démarche guerrière, tout a frappé ses braves... mille cris de joie poussés dans les airs prouvent avec quel enthousiasme elle est accueillie... Tous agitant leurs armes redoutables, demandant le signal... tous veulent courir au-devant des farouches satellites du tyran ; mais de la main elle fait signe... un silence profond a succédé à ces transports guerriers. « Soldats ! ou plutôt, citoyens, accourus pour défendre vos foyers, pour secouer le joug honteux qui depuis si long-tems pèse sur vous !... vous servez une noble et sainte cause... celle de la liberté !... Vous serez vainqueurs... mais c'est avec gloire qu'il faut acquérir votre indépendance... jurez tous, non de mourir, mais de vaincre, et de n'attaquer vos tyrans qu'à l'arme blanche. » Un frémissement involontaire s'est fait entendre à ces terribles paroles, et une voix unanime a répondu : « Je le jure... »

Depuis deux heures la nuit avait étendu ses sombres voiles sur la terre ; à des intervalles inégaux, on entendait gronder le canon, comme les derniers mugissemens de la foudre après un violent orage. Des feux brillaient çà-et-là ; des monceaux de cadavres et d'armes brisées jonchaient

la plaine. La bataille était finie... c'était Praga !!!

A la lueur vacillante d'une torche à demi consumée, que portait un soldat, on distinguait près du pout célèbre plusieurs guerriers qui soutenaient un blessé, la poitrine oppressée, les yeux hagards, couvert de blessures; il allait rendre l'ame. Tout-à-coup il a repris ses sens, et d'une voix éteinte il prononce ces mots entrecoupés par les sanglots des soldats qui écoutent dans une attitude morne et sombre. « Mes amis, nous sommes vainqueurs..... mais il faut l'être encore..... Priez Dieu... pour la patrie... patrie !... » Il ne put achever... C'était l'orpheline!



LE CONVOI D'UN ANGE.

A MA MÈRE, QUI N'EST PLUS.

Mon Dieu! ce que j'entends si suave en moi-même,
Qui s'éveille, qui chante au milieu de mon cœur,
Sonore tremblement qui m'attriste et que j'aime,
Est-ce un timbre dans l'ame? est-ce un oiseau moqueur,
Qui fait ces voix d'enfant autre part entendues,
Douce voix que la terre a pour jamais perdues?
Dieu! quel écho profond pour de si faibles voix!

Quand j'ignorais la mort, je pense qu'une fois
On me fit blanche et belle, et qu'on serra ma tête
D'une tresse de fleurs, comme pour une fête;
Qu'une gaze tombait sur mes souliers plus beaux,
Et qu'à travers le jour nous portions des flambeaux;
Et puis qu'un long ruban nous tenait, jeunes filles,
Prises pour le cortège au sein de nos familles.

Où, de mes jours pleurés je vois sortir ce jour
Tout soleil! Ruisselant sur la fraîche chapelle,
Où je voudrais prier quand je me la rappelle.
Enfants nous apportions à son dernier séjour,
Un enfant plus léger, plus peureux de la terre,
Et qui s'en retournait habillé de mystère.
Furtif comme l'oiseau sur nos toits entrevu,
Posé pour nous chanter son passage imprévu,
Dont la flèche invisible a détendu les ailes,
Et qui se traîne aux fleurs et disparaît sous elles!

Je souriais pourtant; car je ne savais pas
Si l'église tintait la vie ou le trépas.
Ma mère était plus tendre et me pressait contre elle;
« Dieu! disait-elle, ô Dieu! cachez-là dans votre aile! »

Et puis, en me baisant: « Tu laisseras tomber
Tes fleurs en saluant l'autel de la Madone;
Dans l'eau sainte, petite, il faut les imbibier;
Mets ton flambeau dans l'ombre: elle sait bien qui donne!
Regarde, si la flamme a monté vers les cieux,
Ma fille, et ne vas pas en détourner les yeux!
Tiens, voilà pour le pauvre: il faut l'aider; il prie
Celle qui va te voir et qu'on nomme Marie. »
Émue, elle ajouta: « Toi, tu vivras toujours! »
Et je trouvai ce jour plus beau qu'un autre jour,

Bel âge somnambule, enchanté d'ignorance!
Qui ne sait pas qu'on meurt, et qui vit d'espérance;
Qui croit que le malheur est pour le méchant... mais
Où sont-ils les méchants? en a-t-on vu jamais?
O tissu d'harmonie! ô premières années!
Où les ames sans peur s'envolent pardonnées;
Où pas un chant n'est faux, pas un écho défait,
Où chaque bruit nouveau frappe un accord parfait!

Nous entrâmes sans bruit dans la chapelle ouverte,
Étrangère au soleil sous sa coupole verte;
Là, comme une eau qui coule au milieu de l'été,
On entendait tout bas courir l'éternité.
Quelque chose de tendre y languissait: du lierre
Y tenait doucement la Vierge prisonnière;
Parmi le jour douteux qui flottait dans le chœur,
On voyait s'élever et s'abaisser son cœur.
Je le croirai toujours: c'était comme une femme,
Sur ses genoux émus tenant son premier né,
Chaste et nu, doux et fort, humble et prédestiné:
Déjà si plein d'amour qu'il nous attirait l'ame!

La mort passait sans pleurs. Hélas! on n'avait pu
Porter la mère au seuil, où la blanche volée,
Sur la petite boîte odorante et voilée,
Reprenait l'hymne frêle aux vents interrompu.
Et le deuil n'était pas dans notre frais cortège;
Car le prêtre avait dit: « Enfant! Dieu te protège:
Dieu t'enlève au banquet mortel qui t'appelait,
Encore gonflé pour toi de larmes et de lait! »

Et quand je ne vis plus ce doux fardeau de roses,
Trembler au fond du voile au soleil étendu,
On dit: « Regarde au ciel! et je vis tant de choses,
Que je l'y crus porté par le vent; ou perdu,
Fait ange dans l'azur inondé de lumière:
Car l'or du ciel fondait en fils étincelants;
Et tant de jour coulait sur nos vêtements blancs,
Qu'il fallut curieuse en ôter ma paupière.

Long-tems tout fut mobile et rouge sous ma main;
Et je ne pus compter les arbres du chemin.
Sous le toit sans bonheur on nous reçut encore;
Le jardin nous offrit ce que l'enfance adore,
Et nous trouvâmes bons les fruits de l'Ange. Hélas!
Une chambre était triste: elle ne s'ouvrit pas.
Et nous fîmes un feu des églantines mortes,
Dont l'enfant qui s'en va fait arroser les portes.

L'enfant aimé de Dieu n'est jamais revenu:
Sage, il trouva son nid assez grand pour sa tombe.
Où, vous l'aimiez, mon Dieu! car la jeune colombe
N'emporta point de terre à son pied rose et nu!

Mme MARCELLE WALMONT.

PROMENADE

DANS LES PYRÉNÉES.

Il y a dans le cœur de l'homme un désir d'apprendre, une avidité de connaître qui tous les jours l'entraîne au-delà de l'espace où le sort l'avait placé. Beaucoup vont chercher dans un monde inconnu un aliment à leur curiosité, et cependant nous avons parmi nous des lieux où la nature, sauvage encore, étonne l'imagination par sa magnificence, et frappe la pensée par ses poétiques horreurs : telles sont les montagnes des Pyrénées.

Deux jeunes voyageurs, pressés de parcourir ces monts pittoresques, suivaient le cours de l'Adour, dont le rivage charmant et varié excita plus d'une fois leur enthousiasme. Ici, c'est la nature dans un jour de fête, parée de ses plus belles couronnes ; là, c'est la solitude, le silence, la mort ; d'un autre côté, de jolis villages, des bois odoriférans, mille troupeaux couvrant une plaine embaumée ; plus loin, un sentier étroit sur le bord d'un ravin profond, d'immenses rochers dont le sommet est couvert d'une neige éternelle, des ruines éparses, debout majestueusement au milieu d'une scène de dévastation, rappellent le passé et révèlent l'avenir.

Bientôt ils aperçurent ces pics élevés qui menacent le ciel, ces riches paysages descendant en amphithéâtre et embellissant la pente de la montagne ; des bois surmontés d'autres bois projettent leur ombre sur ce magique tableau, et çà-et-là des quartiers de rocs dispersés au hasard augmentent le charme de cette scène et lui impriment un caractère de grandeur. A mesure qu'ils avancent ils voient distinctement une muraille courbée en forme de croissant, et des rochers qui se perdent dans les nues. « Voilà, leur dit le guide qui les conduisait, voilà les tours de Marboré ; elles s'élèvent majestueusement

au-dessus du vallon ; voyez, elles ressemblent à une citadelle placée là pour en défendre le passage. Et plus loin, sur la gauche, apercevez-vous la Brèche du fameux Roland, le plus brave des chevaliers français ? on dit que c'est là qu'il mourut en combattant vaillamment les ennemis de la patrie et de la religion. — Oui, s'écria un des voyageurs, c'est ici qu'il fut lâchement assassiné par le perfide duc de Gascogne. Roland ! que de souvenirs se réveillent en prononçant ce nom illustré par la victoire ! »

En parlant ainsi, ils arrivaient à la vallée de Campan ; de jolis villages se présentent à leurs yeux ; leurs regards se promènent agréablement sur de rians ombrages, de limpides ruisseaux, et sur des prairies abritées par un bois charmant, au bord duquel coule l'Adour, tantôt avec force, tantôt lentement, et si lentement, qu'à peine on entend son doux murmure. On remarquait sur la lisière du bois le vulnérable antique, le laurier-thym, la douce Sabine et le bois gentil ; l'ellébore, la gentiane et la tanaisie croissaient sur les hauteurs, et entouraient les cabanes des bergers, qui, placées sur la cime des montagnes, offrent un abri passager aux voyageurs surpris par un orage.

« Quel est, dit un des jeunes gens, en se tournant du côté du guide, ce pic si élevé qui semble se perdre dans les nues ?

— C'est le fameux pic du Midi ; c'est de là que l'on voit la Garonne, la Gave et l'Adour se réunir à l'Océan et lutter avec lui ; on ne peut arriver au sommet que par le moyen de chaises portées par des hommes adroits et qui marchent sur ces rochers avec une rapidité inconcevable. Plus loin, en avançant, nous allons trouver les cascades de Gavarnie, qui semblent fuir à mesure qu'on en approche. » Ils y arrivèrent en effet, par un chemin étroit et bordé de précipices. Le silence de ces lieux n'était troublé que par le croassement des corneilles et le sourd bruissement des eaux. Tout était sombre, désert et inanimé,

mais ça-et-là on apercevait pourtant quelques pieds de liane et de lotiers échappés comme par miracle à la stérilité qui règne dans ces lieux. Ils passèrent près d'un endroit plus sauvage peut-être, le *Chaos*, dont l'aspect, tout à-la-fois effrayant et sublime, présente une énergique image de l'état primitif de la nature.

Nos deux amis marchaient lentement, lorsqu'auprès du rocher le *Raillé*, ou *Pierre-de-Notre-Dame*, il remarquèrent un homme d'un âge avancé, vêtu en pèlerin, et dont ils ne pouvaient distinguer la figure; il priaît avec recueillement, et paraissait absorbé dans ses méditations. « C'est l'ermite du Rocher, dit le guide; ce lieu est ici en grande vénération, et tous les montagnards y viennent à certaines époques pour obtenir de la Vierge de bonnes moissons et d'heureuses amours. »

Le plus jeune des voyageurs en passant près du vieillard fit un peu de bruit pour attirer son attention; mais ce mouvement ne fit aucun effet sur lui, et il continua de prier sans détourner la tête. « En vérité, dit le jeune étourdi, voilà une singulière ferveur! » Alors il s'approcha davantage et s'écria en éclatant de rire: « Ah! je ne m'étonne plus de son impassibilité, c'est une figure de bois! j'éprouvais un profond sentiment de respect pour un être ainsi étranger à tout ce qui se passe sur la terre. »

En discourant ensemble sur leur méprise, ils arrivèrent au cirque de Gavarnie, cette montagne haute de quatorze cents toises au-dessus de la mer; ils restèrent frappés d'étonnement à la vue de ce vaste amphithéâtre de rochers qui rappelle à l'imagination ces créneaux que nos pères se plaisaient à rendre si redoutables aux ennemis. Cette eau verdâtre qui mugit sans cesse sous ces flancs nus, sous ces rocs monstrueux dépouillés de verdure; ce torrent qui fait retentir sous vos pas un bruit terrible et sans fin, semblable au roulement du tonnerre; c'est le Gave qui, d'abord faible ruisseau, coule doucement,

puis se grossit et entraîne dans son cours d'immenses débris; il se précipite dans l'enceinte du Gavarnie, et tombe de rocher en rocher, en formant mille cascades dont la beauté ravissante enchante l'œil et séduit l'imagination. On voit s'élever dans les airs une nappe d'eau transparente, telle qu'une gaze d'argent déployée par un doux zéphyr; on la voit descendre pour s'élancer avec une nouvelle impétuosité, puis retomber encore; mais en jetant un regard autour de soi, on ne peut se défendre d'un sentiment de terreur à la vue de ces énormes fragmens entassés les uns sur les autres, et qui menacent de s'érouler et d'ensevelir l'imprudent voyageur; le chemin même est dans quelques endroits suspendu sur des précipices immenses dont l'œil ne peut sonder la profondeur. Souvent on marche sur des fleurs, mais le torrent écume et bouillonne à vos pieds.

Après avoir parcouru bien des vallées, grimpé des crêtes stériles, les deux amis arrivèrent au passage de la Brèche, près du Mont-Perdu. Quel repos dans cette vaste solitude, où les siècles passent sans laisser de traces, où tout est immuable comme l'éternité, tranquille comme le néant!

Un léger brouillard avait d'abord obscurci l'air; mais peu-à-peu ce brouillard s'était dissipé, et la lumière la plus vive éclairait alors l'horizon; un lac superbe réfléchissait un ciel d'azur, et les glaciers brillaient comme des milliers d'étoiles dans une belle nuit d'été. Le Gave, qui prend sa source au lac du Mont-Perdu, dans ses nombreux circuits tourbillonne sous des buissons de coudriers où souvent il disparaît pour quelques instans; d'autres fois il coule lentement à travers des masses de schiste qu'il creuse de plus en plus.

Souvent on a vu au printems les glaces se fondre tout-à-coup; malheur alors au pauvre voyageur égaré dans ces sentiers déserts! malheur à lui! s'il ne conserve

pas tout son sang-froid, il est perdu ! il croit voir s'écrouler des montagnes ; il ne sait plus où chercher un refuge, et la terre semble une vaste nappe d'eau qui va tout engloutir. L'eau s'avance avec rapidité ; il fuit, mais c'est en vain, elle le poursuit plus vite encore ; tout va disparaître avec lui. La nature sauvage remplace la nature embellie par l'art ; les villages sont renversés, les plaines ont disparu ; et pour effectuer cet épouvantable bouleversement, pour détacher les avalanches, il n'a fallu qu'un mot, qu'un son : car le moindre bruit s'augmente, se multiplie, et semble être un coup de tonnerre répété d'échos en échos.

Nos jeunes voyageurs visitèrent encore les Oules, une des choses les plus admirables des Pyrénées, ainsi que la caverne de glace ; mais le tems qu'ils devaient consacrer à cette excursion étant écoulé, ils furent contraints de borner là un voyage qu'ils se promirent de renouveler, car ils étaient loin d'avoir tout vu.

M^{me} ÉMILIE MARCEL.

LES OMBRAGES,

Par M. Gustave Drouineau,

DE L'EUROPE LITTÉRAIRE.

Voici un livre nouveau, livre à succès, rêveries pleines d'intérêt, dans lequel l'auteur nous offre trois drames où se réunissent l'imagination et la philosophie.

La première, *Nelly*, fait ressortir la puissance de l'âme sur la matière qu'elle finit par entraîner et asservir. La seconde, *les Transactions*, nous montre comment l'âme perd sa liberté et sa volonté ; et la troisième, *le Chevalier d'A...*, comment la perte de la liberté et de la volonté peut conduire à la démence.

Nous dirons peu de chose des *Trans-*

actions ; la dernière partie de cette nouvelle vaut moins que la première, qui renferme un assez bon tableau des premiers jours de la révolution française. On dessine déjà la grande figure de Mirabeau. Vous ne sauriez croire combien il y a de finesse d'observation dans cette étude de jeune femme qui, éprise d'un amour qui se cache et craint de s'interroger, confiante dans sa force et son âge, joue avec l'amour d'un enfant qu'elle croit pouvoir briser à sa guise, et qui, de transactions en transactions, est entraînée à faillir.

Mais je vous parlerai de *Nelly*, *Nelly* la jeune Anglaise, à l'imagination rêveuse, à l'âme tendre, à la pensée poétique. Pauvre fille ! qui n'a plus que ses yeux bleus, son visage pâle, pour dire ce qu'elle a dans le cœur ; et le piano qui chante ou pleure sous ses doigts pour exhaler son enthousiasme au milieu de la foule. C'est que, voyez-vous, elle n'avait que huit ans lorsqu'un soir elle fut éveillée en sursaut par une chaleur affreuse qui courait le long de la cloison d'une chambre où elle couchait avec le petit Édouard, son frère, enfant de quatre ans. L'incendie dévorait le château. C'est qu'à travers la fumée, la flamme et les étincelles, elle entendit son frère qui lui criait : « Nelly, sauve moi. » C'est qu'en l'emportant dans ses bras, elle tomba au milieu de cette fournaise, le petit Édouard tomba aussi, roula, se tordit, cria... et se tua... Alors un bras vigoureux la vint arracher à l'incendie, mais il l'emporta seule... et Nelly n'a pas parlé depuis.

Maintenant la voici au milieu de sa famille, avec son âme tendre qui n'a pas d'issue, son imagination féconde, qui ne peut s'étendre, double volcan dont le cratère est fermé, qui bouillonne sur lui-même. Arrive *Juanito* l'Espagnol, *Juanito* le proserit, impressionnable et timide comme une femme, fier, et prêt à mourir comme un héros pour une idée, avec de la mélodie dans la voix, de l'électricité dans le regard, de la passion dans l'âme, de la

poésie dans la pensée, et des images hardies et pittoresques dans la conversation.

A côté de lui, guindé dans un habit à la mode, était sir Arthur, dandy au visage rose, diseur de jolis riens, colporteur d'anecdotes et d'une élégante impertinence. Sir Arthur trouvait que Nelly était fort jolie, et qu'elle avait des talens sur le piano; il le lui disait; et ne pouvait comprendre qu'elle ne répondît, avec son ame, à des aveux qui ne venaient que de l'esprit; il la déclara froide et coquette.

Juanito, lui, quand il eut vu Nelly, se prit à l'admirer comme vous feriez des physionomies rêveuses dans les ravissans portraits de Lawrence, vous surprenant à désirer qu'elles pussent s'animer, afin de savoir d'elles de quel mal elles languissent; il cherche donc à savoir ce qu'il y avait au fond de cette ame toujours isolée; il y fit entendre le langage de l'ame; voila qu'un soir, il parla de la patrie absente, de son beau ciel, de ses fleuves limpides, de ses bois de grenadiers en fleur, et de ses combats dans les montagnes pour sa chère liberté, et de sa fuite, lorsque blessé à la tête il se traîna à travers les torrens, le feu et les abîmes. . . Nelly, assise au piano, improvise une mélodie qui retient *Juanito* dans des illusions qu'elle prolonge; elle suit le vol de la pensée, et *Juanito* tressaillant, écoute les modulations qui lui rendent pour un instant le mirage de sa romantique patrie. Puis, il chante dans l'idiome sonore et accentué de l'Espagne, et la musique se noue si bien avec cette voix, qu'il semble que deux ames se plaignent par les mêmes accens. *Juanito* et Nelly s'aimaient. Suivez maintenant dans le livre les développemens de cette passion, ainsi née de douces infortunes, la patrie

absente et le mutisme. Que de délicieuses rêveries, que de combats d'un amour qui s'ignore pour faire taire le regard; que de craintes, hélas! sur l'avenir! que de projets de renonciation aussitôt oubliés que formés! que de défiance jetée par la sottise et la jalousie dans ces ames de feu! car, dans *Nelly* surtout, cette lutte continuelle de l'ame contre la douleur, cette contrainte d'être douée de ravissantes facultés et de les sentir enchaînées; et dans *Juanito*, cette conviction d'être impuissant, de donner la vie à son beau portrait de Lawrence. Oh! cette lutte ne pouvait durer, l'ame devait dominer la matière, ou en être écrasée. M. Drouineau dit que ces grandes et fortes commotions morales tiennent des révolutions internes, et il s'aide d'un exemple cité par Xénophon. Je l'avoue, quelque blasé que je puisse être sur les incidens trouvés par messieurs les romanciers, j'ai éprouvé un bien-être indicible à entendre le cri poussé par Nelly au moment où elle vit du sang à la tête de *Juanito*; c'est que M. Drouineau, en artiste habile, a groupé les idées et les situations de façon à vous faire haleter après un tel dénouement. Et quoiqu'il y ait peu de nouveau dans le fond de ce conte, la forme qui l'enveloppe est si gracieuse, elle a des lignes si délicates, si nettement dessinées, elle met en relief de si consolantes pensées, que l'on se trouve tout heureux de croire, avec notre spiritualiste, que l'ame domine et règle la matière.

Superbe MANTELET de dentelle noire à vendre, chez M^{me} Berthier, rue de Ponthieu, n° 20.

A ce Numéro est jointe la planche 982.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr.—Département 9 fr. 50 c.—Étranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.